



Jack Vance
Baroudeur



actuef
actuef



présente

Baroudeur

Jack Vance

La Princesse enchantée.....	4
Personnes déplacées.....	25
Le Papillon de Lune.....	43
Le Bruit.....	72
Le Temple de Han.....	82



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

La Princesse enchantée

(P.S. du traducteur : les maladresses de langage du docteur Krebius sont volontaires...)

Dans l'homme debout devant la réception, James Aiken reconnut Victor Martinon, ancien producteur chez Parade. Martinon avait été licencié lors des dernières restructurations et les titres de *Variety* donnaient encore des frissons au moindre des travailleurs du spectacle. Si le flamboyant et productif Martinon partait, qui était encore en sécurité ?

Aiken s'approcha du comptoir, intrigué par la présence de Martinon à la Clinique pour enfants Krebius. Amant volage, Martinon ne pouvait rester marié suffisamment longtemps pour élever des enfants. Si Martinon se trouvait ici pour la même raison que lui... Eh bien, c'était une tout autre chose. Aiken éprouva un regain d'intérêt.

— Bonjour, Monsieur Martinon.

— Bonjour, répondit Martinon, sans connaître l'identité d'Aiken ni s'en soucier le moins du monde.

— J'ai travaillé avec vous sur *Clair de Lune*¹... J'ai réalisé la séquence du Bateau fantastique.

Clair de Lune était l'avant-dernier film de Martinon.

— Oh oui ! C'était très bien. Toujours chez Parade ?

— J'ai mon propre labo. Je fais des effets spéciaux pour la télé.

— Il faut bien bouffer, dit Martinon en laissant entendre qu'Aiken ne pouvait descendre plus bas. La bouche d'Aiken frémit, reflétant des émotions mitigées.

— Pensez à moi, si jamais vous refaites des films.

— Ouais. Comptez sur moi.

Aiken n'avait jamais aimé Martinon. Martinon était grand et costaud, il avait la quarantaine, le cheveu argenté et pompadé comme un gigolo. Ses yeux avaient un vague air de faux sage... Grands, sombres, entourés de rides fines ; sa moustache ressemblait à celle d'un chat ; il portait des habits d'excellente facture. Aiken n'avait pas de moustache ; il était nerveux et basané. Il marchait avec une légère claudication à la suite d'une blessure de guerre, ce qui le faisait paraître plus âgé que ses vingt-cinq ans. Martinon était suave et fleurait bon la bruyère ; Aiken était sec, les traits taillés à la serpe, et il ne portait pas de parfum particulier.

Aiken s'adressa à l'infirmière derrière le comptoir.

— Ma sœur a son petit garçon ici. Bunny Tedrow.

— Oh oui, Bunny. Un gentil petit garçon.

— Elle est venue le voir hier et elle m'a parlé du film que vous présentiez. J'aimerais le visionner. Si possible, bien entendu.

L'infirmière jeta un regard de biais à Martinon.

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

— Je ne vois rien qui puisse particulièrement s’y opposer. Sans doute devriez-vous en parler au docteur Krebius. Ou si M. Martinon donne son feu vert...

— Oh ! (Aiken considéra Martinon.) C’est de vous ?

Martinon hocha la tête.

— D’une certaine manière. Ces films sont en quelque sorte expérimentaux. Je ne suis pas sûr qu’il soit bon que quelqu’un les examine déjà.

— Voici le docteur Krebius, fit placidement l’infirmière, et Martinon fronça les sourcils.

Le docteur Krebius était trapu, rubicond, direct. Il avait les cheveux plus blancs que Martinon et ils se dressaient sur son crâne comme les poils d’un balai. Il portait une blouse blanche et émettait une légère odeur de linge propre et de savon. L’infirmière lui parla :

— Monsieur a entendu parler des films : il veut les voir.

— Ah ! (Le docteur Krebius considéra Aiken de ses yeux semblables à de petits roulements à billes bleues.) Les petites histoires. (Il avait un fort accent guttural.) Vous êtes qui ?

— Je m’appelle James Aiken. Ma sœur a vu les films hier et elle m’en a parlé.

— Ah, ah, grogna Krebius en se tournant vers Martinon comme s’il allait lui taper dans le dos. Peut-être qu’on fait payer l’entrée, hein ? Ça fait de l’argent pour l’hôpital !

Martinon répliqua d’une voix posée :

— M. Aiken travaille dans un laboratoire de cinéma. Son intérêt est professionnel.

— Bien sûr ! Et alors ? Qu’il regarde ! Il ne fait pas de mal ! Martinon haussa les épaules et se dirigea vers l’autre côté du hall. Krebius se retourna vers Aiken.

— Nous ne montrons pas grand-chose. Rien que quelques petites histoires pour faire plaisir aux enfants. (Il jeta un coup d’œil à sa montre.) Dans six minutes, à deux heures précisément. C’est comme ça que nous travaillons ici, précis à la seconde. C’est comme ça que nous guérissons les petites jambes malades, les yeux aveugles.

— Oh, fit Aiken. Les enfants aveugles aussi ?

— Ma spécialité ! Vous connaissez la Krebius Klinik, à Leipzig ?

Aiken secoua la tête.

— Non, désolé.

— Pendant dix ans nous faisons un travail colossal. Bien mieux que ce que vous faites ici. Pourquoi ? Il y a plus à faire, nous devons être hardis ! (Il tapa sèchement sur la poitrine d’Aiken avec son index.) Il y a deux ans, je quitte mon merveilleux hôpital. On ne peut pas vivre avec ces gens-là. On m’ordonne de faire des lentilles, les soldats ils doivent voir mieux au bout de leurs fusils. Mon travail, c’est de guérir les yeux, pas de les détruire. Je viens ici.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Aiken hésitait. L’attitude de Martinon lui avait donné la désagréable impression d’être un intrus.

Krebius le considérait sous ses sourcils broussailleux.

— Au passage, dit Aiken, comme l’a dit Martinon, je travaille dans les effets spéciaux. Une partie de mon travail consiste à me tenir au courant de ce qu’on fait de mieux.

— Bien entendu. Pourquoi pas ? Je ne m’intéresse pas au film ; il n’est pas à moi. Regardez autant que vous voulez. C’est Martinon qui est prudent. La peur est la prudence. Je n’ai pas peur. Je suis

prudent seulement avec les instruments de mon travail. Tenez ! (Il leva ses mains grossières.) Je suis comme un étau. L'œil est un organe délicat !

Il s'inclina et s'engagea dans le couloir. Aiken et l'infirmière le regardèrent s'éloigner. Aiken, souriant un peu, jeta un coup d'œil à l'infirmière, qui souriait aussi.

— Il faudrait que vous le voyiez quand il est excité. À ce moment-là... Tenez ! J'ai été élevée à la campagne. Le vieux poêle de la cuisine chauffait au rouge. Quand l'eau débordait dessus...

— Je suis aussi un gars de la campagne, dit Aiken.

— C'est tout le docteur Krebius. Vous devriez y aller. Il ne plaisantait pas. Nous travaillons au dixième de seconde, ici. Au bout du couloir, vous trouverez la salle pour les films d'aujourd'hui.

Aiken emprunta le couloir, poussa la porte battante d'une grande pièce aux fenêtres occultées par des rideaux. Des enfants handicapés occupaient des lits longeant les murs, des fauteuils roulants au centre. Aiken chercha Bunny des yeux, mais il ne le vit nulle part. Une table près de la porte portait un projecteur seize millimètres ; sur le mur opposé était accroché un écran. Martinon se tenait près du projecteur et installait le film. Il adressa à Aiken un bref hochement de tête.

L'horloge au mur indiquait deux heures moins trente secondes, Martinon alluma la lampe et le moteur du projecteur, régla la netteté. Une infirmière alla s'asseoir sous l'écran avec un gros livre rouge.

L'aiguille des minutes toucha le deux.

Deux heures de l'après-midi.

— Aujourd'hui, dit l'infirmière, nous regardons *un* nouveau chapitre tiré de la vie d'Ulysse. La dernière fois, vous vous souvenez, lui et ses amis étaient prisonniers d'un terrible cyclope géant nommé Polyphème, sur l'île que nous appelons aujourd'hui la Sicile. Polyphème était une horrible créature qui mangeait tous les Grecs. (Un frémissement et un bourdonnement de délectation parcoururent la salle.) Aujourd'hui, nous retrouvons Ulysse et ses amis en train de préparer une évasion.

Elle hocha la tête. Les lumières s'éteignirent. Martinon lança la projection.

Un chuchotement. Le rectangle blanc sur l'écran frissonna, trembla. Martinon éteignit le projecteur. Les lampes se rallumèrent. Martinon se pencha sur le projecteur avec un froncement de sourcil contrarié. Il tapa dessus avec les phalanges, le secoua, actionna encore la manette. Le même chuchotement. Il releva les yeux, hocha la tête d'un air impuissant.

— Je ne crois pas que nous aurons un film, aujourd'hui.

— Ah ! soupirèrent les enfants.

Aiken s'approcha du projecteur.

— Qu'est-ce qui ne marche pas ?

— Ça menaçait depuis longtemps. Quelque chose dans les dents du pignon. Il va falloir que je l'apporte chez le réparateur.

— Attendez, laissez-moi jeter un coup d'œil. J'ai le même modèle ; je le connais comme ma poche.

— Oh, ne vous donnez pas cette peine, fit Martinon...

Mais Aiken était déjà en train d'inspecter le mécanisme. Il sortit une lame de son canif et se mit à l'œuvre pendant dix secondes.